

“LA RESURRECTION INFINIE” DE JEAN-LUC NANCY : POUR UNE LECTURE BLANCHOT-NIETZSCHEENNE DE LA COMMUNAUTE DESŒUVREE

Salatyiel ZUE ABA’A¹

Résumé: Il est question de montrer que l’une des clés de compréhension de l’idéal communautaire chez Jean-Luc Nancy, passe par sa mise en relation avec la critique littéraire de Maurice Blanchot. Autrement dit, l’idée de communauté recèle une essence poétique de l’absence-présence. Elle est le lieu de trame d’un évènement tragique qui neutralise l’essentielle possibilité du ‘vivre ensemble’. Cette conception de la communauté comme évènement tragique de la transvaluation, décrit comment le dernier homme à parler c’est-à-dire celui qui possède les mots et l’écriture. Se détache de l’homme commun et ordinaire (le dernier homme nietzschéen). C’est une interprétation nihiliste littéraire qui aboutit sur une hypothèse qui consiste à dire que : *La communauté désœuvrée* est communauté d’une infinie résurrection de l’écrivain. Ce travail situe de ce fait, un instant de colloque, d’où le langage devient un acte pour la finitude.

Mots-clés: Nancy. Blanchot. Nietzsche. Communauté.

“A RESSUREIÇÃO INFINITA” DE JEAN-LUC NANCY : POR UMA LEITURA BLANCHOT-NIETZSCHEANA DE A COMUNDIDADE DESOBRA DA

Resumo: A questão de mostrar que uma das chaves de compreensão do ideal comunitário em Jean-Luc Nancy passa por sua relação com a crítica literária de Maurice Blanchot. Em outras palavras, a ideia de comunidade abriga uma essência poética de ausência-presença. Ela é o lugar de um acontecimento trágico que neutraliza a possibilidade essencial de 'viver juntos'. Essa concepção da comunidade, como um evento trágico da transvaloração, descreve como o último homem a falar, ou seja, aquele que possui as palavras e a escrita. Destaca-se do homem comum e ordinário (o último homem nietzschiano). É uma interpretação nihilista literária que leva a uma hipótese que consiste em dizer que: *La communauté désœuvrée* é uma comunidade de uma ressurreição infinita do escritor. Este trabalho situa, portanto, em um momento de colóquio, a partir do qual a linguagem se torna um ato de finitude.

Palavras-chave : Nancy. Blanchot. Nietzsche. Comunidade.

“THE INFINITE RESURRECTION” OF JEAN-LUC NANCY: FOR A BLANCHOT-NIETZSCHEAN READING OF *THE IDLE COMMUNITY*

Abstract: It is a question of showing that one of the keys to understanding the community idéal in Jean-Luc Nancy, passes through a connection with the literary criticism of Maurice Blanchot. In other words, the idea of community conceals a poetic essence of the absence presence. It is a site of a tragic event that neutralizes the essential possibility of living together. This conception of the community as a tragic event of the transvaluation, describes how the last man to speak, that is to say the one who possesses the words and the writing. Stands out from the common and ordinary man (the last nietzscheen man). It is a literary nihilism interpretation which leads to a hypothesis which consists in saying that : *La communauté désœuvrée* is a community of an infinite resurrection of the writer. This work therefore situates a moment of colloquium, from which language becomes an act for finitude.

Keywords: Nancy. Blanchot. Nietzsche. Community.

¹ Chercheur en Littérature et Civilisation Française (moderne) à l’Université de Picardie Jules Verne. Attaché au laboratoire CRAE (Centre de Recherche en Arts et en Esthétique). ORCID : <https://orcid.org/0009-0003-8540-3502>. Email. salaszue@gmail.com

La parole de l’entretien

Lorsqu’en 2003, se prononçait un colloque² en hommage à Maurice Blanchot, Jean-Luc Nancy fut le dernier à parler. Non pas, pour des raisons proprement singulières, mais par un besoin organisationnel³ auquel il trouva fort heureusement un moyen de rompre avec un cycle jugé linéaire et traditionnel, qui dans une certaine mesure, renferme des codes et des normes institutionnelles. Il se proposa donc de « passer du colloque à l’entretien »⁴. Comme pour trouver une sincère échappatoire qui occasionnait le dévoilement de tout son « ressenti » à cœur ouvert. Le mot « Entretien », s’affirmait encore pour cette fois, tel un concept de critique philosophique et littéraire contemporain, faisant lui aussi écho à Blanchot. Pour dire un évènement, cet acte de langage qui s’énonce en dernier lieu, au dernier moment. Tout en formulant cette nécessaire capacité de se joindre à une discussion d’ordre général et à une parole communifiée. La parole du colloque qui, à cet instant est la parole de l’ensemble des intervenants c’est-à-dire d’une communauté scientifique. Cette voix qui arrive en ultime recours est une parole communautaire, un discours interruptif. En ce sens qu’elle annihile les interactions entre instances langagières. Elle est le lieu de césure d’un dialogue, le moment de frémissement d’un entretien qui, dans un certain sens, engendre un mouvement itératif de la parole, c’est-à-dire un « Ressassement »⁵, l’extension d’un dialogue ou d’une parole dialectique soucieuse d’un rassemblement universel des êtres. Cette fusion langagière est la condition de l’entretien. Elle trouve son fondement dans un besoin de reformulation et de répétition d’un ensemble d’énoncés, par un mouvement interminable voire infini : l’éternel ressassement de la parole.

² Ce colloque qui a eu lieu à Paris du 26 au 29 mars 2003 fut organisé par Christophe Bident et Pierre Vilar. Il s’intitulait *Maurice Blanchot Récits Critiques*, rendait hommage à l’œuvre de cet auteur. Il n’a donc pas été organisé pour la disparition de Blanchot car sa préparation avait été élaborée de longue date avant cet évènement. Jean-Luc Nancy et Jacques Derrida y étaient alors présents. Leurs interventions qui arrivaient en fin de colloque n’étaient pas anodines, surtout celle de Nancy. Elle était en réalité une ouverture, une interrogation finale qui laisse éclore un « entretien ». Ouvrant ainsi des pistes de réflexion sur l’idée de Communauté, en continuité avec la critique blanchotienne. Le Concept de « Résurrection infinie » est d’abord évoqué par Jacques Derrida au cours du même colloque, puis par Jean-Luc Nancy lui-même. Nous le reprenons donc ici à titre citationnel, pour l’appliquer à celui dont il est « désormais » question.

³ *Maurice Blanchot, romancier et critique. Sa vie est entièrement vouée à la littérature et au silence qui lui est propre.*

⁴ Nancy : « Je voudrais donc essayer de nous permettre de passer du colloque à l’entretien, et de continuer l’entretien, l’entretien infini bien entendu. Je ne dis cela du tout pour discréditer le colloque. Je dis cela pour passer du colloque- mot un peu raide, un peu organisationnel- de passer de l’intérieur du « colloque » à cet « entretien » qui est le mot et le titre le plus propre de Blanchot », p. 626.

⁵ Selon Jean- Phillip Miraux, le terme apparaît dès 1935 dans le titre du recueil des récits *Le Ressassement éternel*. Cette notion est liée à celle d’ « éternel retour » chez Nietzsche et au traitement du temps dans le récit. L’idée que « tout revient » dans l’espace narratif implique que la chronologie de la fable peut être perturbée, mais aussi que la répétition du texte lui fournit à chaque fois une signification nouvelle qui peut aller jusqu’à contredire sa signification précédente », ce qui dérive sur un recommencement infini de la parole littéraire.

A cet instant du colloque où, Jean Luc-Nancy parle le dernier, sans objet précis, dans l’« improvisation »⁶ de la parole. Il se trouve que son discours, par un motif très désœuvré cherche à formuler une parole du détour, une pensée qui résume, s’entretient, s’entrecroise avec une pluralité de paroles externes. On passe de ce fait de la parole du colloque, parole de l’ensemble des communicateurs à la parole de Jean-Luc Nancy qui est parole de l’entretien. Par son caractère épilouant, elle parle de ce qui a déjà été dit, c’est une parole de « l’éternel retour » donc, qui part et revient sur des énoncés existants, dans un cycle « infini ». En d’autres mots, la parole de Nancy est parole d’un « *Entretien infini* »⁷, au sens blanchotien, bien entendu.

Mais s’il est vrai que ce discours prend pour objet, le désir d’un *Pourparlers*⁸ pour emprunter à Gilles Deleuze. Donc, volonté de communiquer et de se comprendre les uns, les autres, ou dans cette situation de colloque les uns face aux autres. Ne faut-il pas lire, dans la parole de Nancy, une « volonté de puissance »⁹, volonté sans relâche d’instituer la communauté ? Ou encore, comment est-ce que la communauté se possibilise t-elle dans la pensée de Nancy ? Pour y réfléchir, allons dans l’intimité du philosophe. Dans ce qui constitue la structure même de sa pensée, à savoir la configuration du mythe communautaire. Pour mieux entendre ce qui se dit et se fait, lorsque le dernier à parler ou « le dernier écrivain rencontre le dernier homme »¹⁰

Il naquit en 1940. Il est probablement, comme la plupart des penseurs de sa génération, traversé par un sentiment de terreur qu’alimente la guerre qui vient de prendre fin en 1945. Sa jeunesse est celle d’un intellectuel controversé, en résonance à une question inédite que formulent Baudrillard et Derrida : « Pourquoi la guerre ? »¹¹. Mais non pas nécessairement celle d’Irak, plutôt les bombardements de Nagasaki et Hiroshima, l’extermination industrielle de cinq millions de juifs, en passant par les émeutes de Mai 68. C’est à partir de là, qu’il nous paraît important de nommer la parole de Jean-Luc Nancy. Dans ce qui est propre au projet de reconstruction d’un monde ruiné, désastré.

⁶ L’intervention de Nancy fut improvisée, sans préparation préalable. Son discours est retranscrit par enregistrement, par Aicha Messina, réajusté par lui-même. Pour cela cette intervention est une œuvre sans objet, une parole extatique, imprévisible : « En fait, j’ai pensé que plutôt de vouloir terminer le colloque, il fallait essayer de le suspendre, de ne pas le conclure, ni par un exposé de plus, ni par une conclusion, bien entendu, mais en essayant au contraire- sans grande préparation, sans texte en tout cas, en essayant de faire écho à certaines choses que j’ai entendues (...) » p. 626

⁷ Blanchot Maurice, *L’Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969

⁸ Deleuze Gilles, *Pourparlers (1972-1990)*, Paris, Minuit, 2003

⁹ Au sens nietzschéen, elle consisterait à une destruction des valeurs traditionnelles de la communauté, tout en reconstruisant de nouvelles valeurs idéelles par les voix de l’altérité.

¹⁰ Bident Christophe, *Partenaire invisible*, Seyssel, éditions Champs Vallon, 1998, p. 359

¹¹ Jean Baudrillard, Jacques Derrida, *Pourquoi la guerre aujourd’hui*, Editions en lignes, 2015.

Par le canal d’une pensée qui désormais, veut agréer le « vivre ensemble », que seule l’idée de « communauté » peut bien éclairer. Tout commence au début des années 1980. Lorsque le philosophe débute sa réflexion autour de ce concept conciliant, il aboutit sur un texte majeur, *La communauté désœuvrée*¹², visiblement scindé en cinq mouvements. Pourquoi évoquer « La résurrection » de celui-là même qui, au moment où nous écrivons ce texte, ne parle plus ? C’est que Jean-Luc Nancy, perçu comme celui qui parle le dernier, prend dans ce même acte de langage, le rang d’un « dernier homme » et se faisant, sa parole, dans la mesure qu’elle réitère la parole des autres communicateurs, est une « parole plurielle »¹³ et « sacrificielle »¹⁴.

Parce qu’elle parle « pour autrui » ou plutôt « en direction d’autrui ». Pour les besoins d’une lecture blanchotienne et dans cette posture de *Dernier homme*¹⁵. Il est nécessaire de se lier à cette cause sacrificielle, en imaginant d’abord, comme Jean-Luc Nancy lui-même, qu’ « Abraham n’ait pas eu de fils, et que Dieu, néanmoins lui ordonne de sacrifier son fils. Ecrire c’est de même sacrifier l’œuvre, la faire entrer dans l’espace d’un désœuvrement radical »¹⁶. De la même manière, la parole de l’entretien qui parle pour la communauté est une parole qui nécessite un sacrifice pour les autres, elle se dit à cause de l’autre, « Au nom de l’autre »¹⁷, dans un langage qui annonce toujours un évènement. Ainsi, lorsqu’en cette date du 29 mars 2003 Nancy prend la parole, toute la communauté, à l’instar de Jacques Derrida qui était présent, s’attend à ce qu’il parle toujours de Dieu, ce qui fut d’ailleurs le cas¹⁸.

C’est que lorsqu’Abraham décide de faire œuvre. L’acte qu’il s’apprête à commettre n’est pas une cause personnelle. C’est une intention qui va dans la proximité du dehors, c’est-à-dire pour Dieu, qui est aussi un autre, un semblable, un frère. Soulignons dans le premier chapitre de *La Communauté désœuvrée* que, « L’être de la communication, au contraire, l’être communiquant (et non le sujet représentant) ou si on veut se risquer à le dire la communication

¹² Nancy Jean-Luc, *La Communauté désœuvrée*, Editions Christian Bourgois, 2004.

¹³ Dans le registre blanchotien, le concept de « parole plurielle » désigne un rapport subjectif de communication que le « moi » entretiens avec autrui. Il est par essence discontinue et intermittent. Un langage formulé en direction de l’autre, en union avec la parole d’autrui et, situe son origine dans « l’interruption » du discours.

¹⁴ De ce fait la parole plurielle, parce que articulé pour l’affirmation d’autrui exige un sacrifice de mort. Car la sortie de soi marque la finitude du sujet. On meurt de ce fait pour qu’autrui se révèle, tout en n’oubliant pas « qu’autrui c’est Dieu ».

¹⁵ Titre d’un texte de Blanchot paru chez Gallimard en 1957. Ce dernier homme est en continuité avec le *Zarathoustra* de Nietzsche dont la philosophie oscille entre ce passage de « Dernier homme » au « Surhomme »

¹⁶ Nancy, Id.

¹⁷ Nous pensons à la thèse de Thibault Ulysse Comte soutenue en novembre 2021 : « *Ecrire au nom de l’autre* ». L’auteur entretenait des correspondances avec Nancy. Son approche de l’altérité contient certaines influences de l’approche communautaire de Nancy.

¹⁸ Lorsque Nancy nomme le nom de Dieu en disant « Cette fois je ne parlerai pas de Dieu », le simple fait d’évoquer son nom est déjà une façon d’inscrire son existence. (Fin du colloque p.625).

comme prédicament de l’être, comme transcendantal »¹⁹, est avant tout « être-hors-de soi. », on peut aussi faire référence au Christ comme immanence de Dieu :

Mais la véritable conscience de la perte de la communauté est chrétienne : la communauté dont le regret ou le désir animent Rousseau, Schlegel, Hegel, puis Bakounine, Marx, Wagner ou Mallarmé se pense comme la communion, et la communion a lieu dans son principe et dans sa fin, au sein du corps mystique du Christ. La communauté pourrait bien être, en même temps que le mythe le plus ancien de l’occident, la pensée toute moderne du partage par l’homme de la vie divine : la pensée de l’homme pénétrant dans l’immanence pure. (Le christianisme n’a eu que deux dimensions, antinomiques : celle du *deus absconditus*, ou n’a pas cessé de s’abimer l’évanouissement occidental du divin, et celle du dieu-homme, deus communis, frère des hommes, invention d’une immanence familiale de l’humanité, puis de l’histoire comme immanence du salut).²⁰

Cela nous paraît évident. La sortie, hors de soi de celui qui veut faire œuvre ou celui qui tient l’écriture comme objet nécessite un sacrifice réel. Il est question d’une œuvre tragique. On peut en effet lire la terreur dans le regard d’Abraham, implorant le tout puissant, pour que soit épargné Isaac son fils. Car ce projet de l’extase, porté à l’extrémité ou à la limite du logos est un « sacrifice de mort ». Conformément à la loi divine, Isaac doit mourir afin que l’œuvre de Dieu soit faite ? Tout comme, il est fondamental que le langage extériorisant de Jean-Luc Nancy soit proférée pour que la parole du colloque fasse l’objet d’une œuvre commune. Autrement dit, le langage ultime annonce la fin de l’homme et le commencement de la communauté.

Or si nous entendons dans le « *deus communis* »²¹ de Jean-Luc Nancy. Ce glissement par lequel la communauté, gitée dans la transvaluation des mots, ne se possibilise qu’en présence de Dieu ou plutôt que, l’être communautaire est par essence le frère ou le serviteur de Dieu. Alors, reconnaissons que la fin du *Dernier homme* (à parler) entraîne aussi systématiquement la mort de Dieu. Ce qui induit que, le langage de Nancy est le lieu d’un « Parricide »²². Une continuité ou du moins, une défense illustrative du « Prologue de Zarathoustra ». La communauté à venir réside dans cette cruauté des extrêmes, dans une déclaration scandaleuse des porte-paroles de Nietzsche. C’est un discours étrange, parce que poétique. Qui se libère « froidement » de l’être et voilà le « mensonge » qui sort de sa bouche : « Dieu est mort! »²³.

¹⁹ Id, *La Communauté désœuvrée*. p.62

²⁰ Ibid.p.31-32.

²¹ Ibid. p.32

²² Chez Nietzsche, la notion renvoie au meurtre du père du logos. L’entretien de Zarathoustra avec le vieillard des bois traduit cette peine de mort, tout comme le chapitre, « Le crépuscule des idoles », sous-entend un effacement radical des dieux.

²³ Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Folio essais, Traduit de l’allemand par Maurice de Gandillac. p.21

Dans ce contexte, situons dans le nihilisme-nietzschéen une tentative transcendante, émanation d’une pulsion mortifère qui m’entraîne hors de moi dans l’expérience du « mourir »²⁴ et de ce fait, « La mort est indissociable de la communauté, car c’est par la mort que la communauté se révèle »²⁵. Puis, la parole de l’entretien, parce que s’articulant dans la transgression voire dans un infini de la parole institutionnelle. Coupe tout lien avec le référentiel, pour s’originer dans le « muthos »²⁶. C’est en cela que Nancy se fait disciple de Nietzsche et Heidegger, dans une approche métaphysique de la quête de l’essence communautaire, à travers l’essence de l’être.

De la Transvaluation à la Communauté

Effectuer une transvaluation pour instituer la communauté. Cela consiste à Substituer le langage surnuméraire de l’être social qui revêt un nombre de valeurs (l’obéissance aux normes du pouvoir, la contemplation des idoles, etc.), au profit d’un être transvalué, investi d’un « surplus d’existence »²⁷. C’est un homme qui meurt mais qui, au moment même de son entrée dans ce que Grégoire Biyogo appelle « la mésécoute »²⁸, voit sa mort toujours en instance. Ainsi, quand Nancy s’entretient, les mots deviennent une voix intrinsèque et extériorisante de soi dans un langage fusionnel, une extase parolière, une « surparole²⁹ », qui bien évidemment annonce un surhomme : « Voyez, je vous enseigne le surhomme ! Le surhomme est le sens de la terre. Que dise votre vouloir : sois le surhomme, le sens de la terre ! »³⁰. Les mots qui lisent Thomas³¹ sont aussi les mots de Nancy.

Ils inscrivent un passage fantomatique, du dernier homme au surhomme dans l’expérience tragique d’un parricide : « L’élément émotionnel qui donne une valeur obsédante à l’existence commune est la mort ³² ». Il s’agit d’une mort symbolique, mort de l’absence-

²⁴ Chez Blanchot désigne un entrecroisement entre le temps de la vie et celui de la mort, de sorte que le mourir sous-entend une disparition à venir qui s’incarne dans la parole ou écriture littéraire, dans un mouvement de présence et d’absence, les deux à la fois conciliés.

²⁵ Nancy, *La Communauté désœuvrée*, Ed Christian Bourgois, 2004.

²⁶ Désigne la parole qui n’est pas « logos ».

²⁷ Miraux Jean-Philippe, Maurice Blanchot, *Quiétude et inquiétude de la littérature*, Nathan, 1998, p. 121

²⁸ La notion apparaît chez Grégoire Biyogo dans un texte intitulé *Aux sources égyptiennes du savoir*. Il correspond aussi au chapitre « Autour du deuil de la mort », dans son *Adieu à Jacques Derrida*. En effet, la mésécoute est un acte testamentaire qui traduit l’absence de l’auteur, puis, le renoncement de sa mort par une présence dans l’œuvre.

²⁹ Derrida Jacques, *Sur Parole*, Babelio, 1999.

³⁰ Nietzsche, Friedrich, Id, p. 22

³¹ Blanchot Maurice, *Thomas le solitaire*, Edition Kimé, 2022. Au lieu que c’est le personnage (Thomas) qui contribue à l’acte de création par la lecture, ce sont les mots qui intègrent le personnage dans son intériorité en le lisant. Les mots Procèdent ainsi à la création des personnages, Thomas apparaît et disparaît à travers les mots : « Il lui semblait déloyal de le forcer soudain à dire « moi », « je », vocable énorme à l’intérieur duquel il disparaissait », p. 149. Voir aussi p.28 dans *Thomas l’obscur*

³² Nancy, Id, p.86

présence, sacrifice post-mortem situant la parole de l’ « Archè » au commencement de la communauté.

D’où le muthos comme langage des origines, comme acte nominal de la création, constitue le point focal de la société référentielle et de la pensée de la collectivité. Aussi, le mythe, parce que, opposé au logos, parce que, associé au muthos, contient le dispositif narratif qui doit se sacrifier au nom de la communauté. C’est pour cette raison que Nancy se réfère régulièrement à l’œuvre littéraire de Blanchot, précisément *La part du feu*³³. Souvent, pour justifier la question du « comment »³⁴ de la littérature. Il faut puiser dans la formule de Bident et se rendre à l’évidence que « l’espace littéraire devient l’espace où le sujet peut s’avancer abrité du monde, mais aussi en même temps, celui où le monde abrité peut se reconstituer »³⁵. Tout en signalant pour cette fois, que l’objet perçu dans la phénoménalité de l’œuvre littéraire n’est qu’une illusion de la réalité. Il n’est pas le réel lui-même. Plutôt, son apparition chimérique, l’« Achose »³⁶, le « revenant »³⁷, la présence-absente, l’inavouable communauté, sinon la présence métaphysique.

De sorte qu’à cet instant où Nancy prend la parole en disant *Je*, se forme un amas de mots transgressifs qui absorbe le locuteur. Jusqu’à ce que sa pensée n’œuvre plus pour sa cause propre, mais pour des étantités externes qu’hiérarchisent le « il » et le « nous » de la communauté. Et par conséquent, celui qui parle, par ses sens, par sa bouche, le « *Je* se reconnaissant en s’abimant »³⁸ de Pierre Madaule. Renonce à soi, pour se consacrer à l’œuvre communautaire qui porte incontestablement le poison de la mort.

³³ Blanchot, Maurice, *La part du feu*, Babelio, 1949

³⁴ Cette question est propre à la littérature blanchotienne. Elle se pose ainsi : Comment la littéraire est-elle possible ? Ou du moins comment serait-elle impossible ? Il est toujours question d’interroger le rapport des personnages et leur situation tragique de la finitude. Ce qui fait que la littérature est caractéristique d’un mouvement spectral qui institue la présence des étant, ainsi que leur suppression de l’existence.

³⁵ Bident, *Partenaire Invisible*, p.326

³⁶ Dans *Spectre de Marx*, Derrida note que l’Achose est « une entité caractéristique d’une hantologie, elle est à priori, une quasi chose, presque le contraire de la chose. C’est un terme contradictoire adapté à une réalité déroutante : Nominalisme, conceptualisme, réalisme, tout cela est mis en déroute par la chose ou l’Achose nommée fantôme » p.220- Puis dans *Le Vocabulaire de Derrida* de Charles Ramond p.11.

³⁷ Dans *De quoi demain*, Derrida note : « Je tiens de plus en plus à cette distinction entre *spectre* ou *fantôme* d’une part, *Revenant* d’autre part. Comme « fantasma », « spectre » et « fantôme » portent une référence étymologique à la visibilité, au paraître dans la lumière. Ils semblent supposer dans cette mesure un horizon sur fond duquel, *voyant* venir ce qui vient ou revient, on anéantit, maîtrise, suspend ou amortit la surprise, l’improbabilité de l’évènement (...) Comme la mort même, penser ensemble l’évènement et la hantise, ce serait donc penser le revenant plutôt que le spectre ou le fantôme », « Revenance ». Charles Ramond, retranscrit cette définition dans son *Vocabulaire de Derrida*.

³⁸ Madaule Pierre, « Grammaire de l’arrêt de mort », in *Maurice Blanchot Récits Critiques*, p.523-544

L’écriture considérée comme poison est aussi un remède. Nous le retrouvons chez Derrida, dans ce qu’il nomme le pharmakon³⁹, en référence au *Phèdre*⁴⁰ de Platon : celui qui sort de la caverne, à l’instar de ce légendaire prisonnier, effectue une opération chirurgicale de la finitude certes, mais son ombre, son spectre continue de hanter la caverne (C’est le même principe qui est appliqué au *Spectre de Marx*). Tout comme Lazare⁴¹ (ressuscité et revenant à l’existence) porte encore ce germe de la mort dont témoignent ses bandes de lins et son odeur. Isaac, le fils d’Abraham que nous avons susmentionné ne fait-il pas lui aussi l’objet d’une « mort en instance » comme ce fut d’ailleurs le cas pour Blanchot lui-même ? C’est dans cette approche nihiliste, articulation mythique d’une mort toujours interrompue que nous résumons le discours de Nancy qui est un « pharmakos », donc à la fois le poison et l’antidote qui se cachent dans le sortilège de l’écriture : le don poétique de la guérison et de la résurrection. Car *La communauté désœuvrée* ordonne, dans son registre singulier, cet univers de partage extatique, coordonné par une tension intersubjective qui ouvre sur la tentation de l’« impossible », de l’« infini » voire du « sacré » et que « ce sacré soit toujours ma parole ! » (Derrida). L’acte langagier qui porte le sujet au « dehors ». Venant situer la relation transcendante que le locuteur entretient avec cette communauté scientifique, à cet instant précis du colloque. La parole de Nancy se veut une figuration mythologique, une volonté propre d’inscrire son inexistence dans l’espoir de contempler un « arrière monde »⁴². Cette transvaluation du réel existentiel occupe une place importante dans ses travaux les plus colossaux, notamment *L’Absolu littéraire*⁴³ qu’il rédige avec son ami Phillip Lacoue-Labarthe. Le texte est une analyse de la Revue l’*Athenaeum* des frères Schlegel.

Il met un accent sur l’envol du poète et connaît sa cuve baptismale dans le mythe grec. Tout consistait à dire que dans sa fonction poétique, la parole obscure du poète, connectée aux

³⁹ Le pharmakon comme remède marque la naissance de l’écriture. Comme poison il est à l’origine du parricide, du nihilisme. Car autorise la suppression des « idoles » au profit de l’être lui-même. Ainsi Charles Ramond affirme : « Tout comme un certain pharmakon (la ciguë) a su paralyser un jour le corps du père de la philosophie. Id, *Le Vocabulaire de Derrida*, p.100

⁴⁰ Dans « La pharmacie de Platon » (*La Dissémination*). Derrida fait une analyse constructive du *Phèdre*. En effet, ce texte s’affirme comme une défense ou un contre procès, suite à l’arrestation et à la condamnation de Socrate. Le procès de Socrate s’énonce donc comme un procès du mythe de l’invention de l’écriture. Theuth considéré comme le dieu messenger tient son pouvoir de « Re » (Dieu le père). L’écriture arrive comme un remède divin contre l’oubli des origines de l’humanité.

⁴¹ Lire les figurations de la mort chez Mayara Dionizo : la mort se constitue comme objet, comme œuvre, et donc, comme tentation de l’impossible, par un mouvement d’affirmation et de négation de la finitude dont le Lazare blanchotien est sujet.

⁴² Concept nietzschéen qui désigne un monde supérieur, opposé au monde concret. L’arrière monde est invisible aux yeux de l’homme ordinaire. Il faut donc qu’il naisse de nouveau, qu’il soit transvalué pour y accéder

⁴³ Phillip Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, *L’Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978.

dieux de l’antiquité, ne se peut articuler que dans l’extase, c’est-à-dire dans un passage fictionnel, de la voix narratrice à la voix narrative, de la société terrestre à la société sacrée des divinités. Sans oublier que c’est dans cette transgression que le poète « reconnaît sa mort »⁴⁴. Mais, il est toujours question d’une mort impossible, mort interrompue, qui s’annihile au moment où Nancy s’apprête à franchir le seuil de sa mésécoute. Pour cela, écoutons le fredonnement de la deuxième partie du texte, « Le mythe interrompu »⁴⁵ :

En ce sens, nous n’avons plus rien à faire avec le mythe : je serais tenté de dire ; nous n’avons même plus le droit d’en parler, de nous intéresser. L’idée même du mythe résume peut-être à elle seule ce qu’on pourra nommer tantôt toute l’hallucination, tantôt toute l’imposture de la coïncidence-de-soi d’un monde moderne qui s’est exténué dans la représentation fabuleuse de sa propre puissance. L’idée du mythe concentre peut-être à elle seule toute la prétention de l’Occident à s’approprier sa propre origine, ou à lui dérober son secret, pour pouvoir s’identifier enfin, absolument, autour de sa propre profération et de sa propre naissance. L’idée du mythe présente peut-être à elle seule l’idée même de l’Occident, dans sa représentation et dans sa pulsion permanentes d’une remontée à ses propres sources pour s’y réengendrer comme le destin même de l’humanité. En ce sens, je le répète, nous n’avons plus rien à faire avec le mythe.⁴⁶

Il est nécessaire ici de recadrer certains points. Si la voix narrative, voix incantatrice des sociétés modernes, voix obscure de l’antiquité, parole de la poéticité. Tient pour œuvre l’esprit universel de la communauté à travers un recours transgressif et sacrificiel au muthos, c’est-à-dire les origines profonde de l’être et donc du monde. Alors, localisons cette idée plus ou moins « prétentieuse ». Le terme se ralliant à son contexte. Que l’histoire de l’être communautaire commence avec le mythe ou encore le mythe est la condition de la communauté : « Le début de notre histoire c’est le départ d’Ulysse⁴⁷ ». Or, lorsqu’on interroge l’histoire dans sa contemporanéité, nous observons qu’elle est dans une profonde intonation marquée par la terreur des grands régimes concentrationnaires du début du XXème siècle. Et dans cet élan, relisant un autre livre de 1991 de Jean-Luc Nancy et Phillip Lacoue-Labarthe intitulé *Le mythe Nazi*⁴⁸, on peut résolument observer que, le Reichstag comme lieu de la politique d’Adolph Hitler est un moment de fictionnement.

En effet, nous pouvons établir un lien entre le nazisme et son essence romantique. La sœur de Friedrich Nietzsche (Elizabeth Foester) est attachée au régime, particulièrement à Hitler qui, influencé par les idées de Nietzsche, proclame à son tour l’avènement d’un homme supérieur,

⁴⁴ Bident, Christophe, « Reconnaître la mort », Lettres romanes, Vol. 59, Numéro 1, 2005, in Maurice Blanchot, *la singularité d’une écriture*, p.45-50

⁴⁵ Id, *La Communauté désœuvrée*, p. 109-174.

⁴⁶ Ibid. p.117-118

⁴⁷ Id, *La Communauté désœuvrée*, p.31

⁴⁸ Phillip Lacoue-Labarthe, Nancy Jean-Luc, *Le mythe Nazi*, Editions de l’Aube, 1991

d’où le concept de race aryenne. De ce point de vue, si Nietzsche est dans une certaine mesure affilié au romantisme allemand, comme les frères Schlegel. Sa philosophie entant qu’idéologie transgressive, entant que recherche suprême des valeurs communautaires, puise sa source dans le mythe. Par conséquent, le nazisme (le concept de race aryenne, d’homme supérieur) parce qu’inspiré du nihilisme-nietzschéen est une figuration mythologique. Nancy atteste :

Cette formule définit en réalité, par-delà le romantisme et par-delà même sa forme nietzschéenne, toute une modernité : toute cette très large modernité qui embrasse, en une alliance étrange et grimaçante, la nostalgie poético-ethnologique d’une première humanité *mythante*, et la volonté de régénérer la vieille humanité européenne par la résurrection de ses plus anciens mythes, et par leur *mise en scène ardente* : je veux dire, bien entendu le mythe nazi (...) Cela ne veut pas dire que les penseurs du mythe, depuis le XIXème siècle, sont responsables du nazisme : mais cela veut dire qu’il y’a une co-appartenance de la pensée du mythe, de la scénographie mythique, et de la mise en œuvre et en scène d’un ‘volk’ et d’un terme. Le mythe, en effet, est toujours ‘populaire’ et ‘millénaire’_ du moins selon notre version, selon la version que notre pensée mythique donne de la chose appelée ‘mythe’.⁴⁹

Ainsi, s’il est question d’interroger la pensée de Jean-Luc Nancy, philosophe du XXème terrifiant. Il faudrait la saisir dans, et à partir de son temps. En ayant cette hypothèse que, l’histoire de la communauté moderne, dans son désœuvrement, s’analyse par la question du mythe. Elle trouve son point de départ dans des phénomènes historico-mythologiques que sont la première et la seconde guerre mondiale. Autrement dit, écrivons l’histoire de la communauté à partir d’Auschwitz⁵⁰, mieux, la pensée de Nancy, au même titre que celle des intellectuels de sa génération (Michel Serres, Olavo Carvalho, Badiou, Cheikh Anta Diop, Malraux) commence dans la terreur des camps de concentration. Cette terreur révèle l’histoire et la spécificité des sociétés actuelles. Ne faut-il pas pour cela, entendre dans la voix de Nancy : l’écho post-mortem, qui porte encore le récit de la finitude comme œuvre ?

Spectre de Jean-Luc Nancy

La parole fusionnelle du colloque est une parole Nancy-blanchotienne. Elle énonce la scène de cruauté de l’histoire communautaire. Ainsi, la cristallisation de la communauté ne se doit plus penser que dans l’idée du mythe. Elle s’horizonne dans les « totalitarismes ». Pour cette raison, Il est indispensable d’ « interrompre le mythe » afin que commence le récit d’une histoire. Car le lieu du colloque comme lieu de l’esprit communautaire est un lieu de

⁴⁹ Id, *La Communauté désœuvrée*, p.116-117

⁵⁰ Plus qu’un lieu, Auschwitz est un « moment » mémorable dans l’histoire du monde, il symbolise le plus haut point d’extermination communautaire, précisément de la communauté juive qui est à certains points aussi la communauté de Dieu.

reconfiguration du Reichstag historique, c’est aussi sous cet angle qu’il faut lire la *passion politique*⁵¹ de Nancy. Ensuite, si le Reichstag, lieu de manifestation de la pensée nazie, camp de la concentration « exterminale », se caractérise par des exécutions sommaires, il est aussi un motif de suppression, d’anéantissement, de destruction de la communauté. Autrement dit, le nazisme orchestre systématiquement la mort. Mais avec Blanchot, cette mort singulière des êtres communautaires est pareillement une « mort interrompue », comme le suggère Nancy à propos du mythe. Cela se justifie au fait que, la mort comme objet se dissocie toujours de l’individu qui meurt. Clairement, il est impossible à l’être singulier de faire l’expérience tragique de sa finitude. Et compte tenu que l’individu singulier dérive de la parole communiee. (La mort de l’homme entraînant la mort de la communauté). L’exécution de la parole plurielle (parole des membres de la communauté) est elle aussi suspendue. Ce qui justifie que la résurrection de Jean-Luc Nancy est résurrection infinie de l’être de la communauté.

S’établit de ce fait, ce rapport entre la parole de l’extase communautaire, parole du *Je* de Nancy et les phénomènes qu’il nomme dans son dialogue. En admettant que l’histoire se révèle à partir des récits mythologiques d’Homère, on admet par cette même idée que le langage est au service du mythe. Pareillement, quand on démontre que l’histoire moderne est caractéristique des atrocités de guerres, des épidémies, nous établissons un lien immédiat entre le langage et la mort. Ce qui se passe dans l’acte nominal de la parole, c’est que le langage qui nomme un « étant »⁵², contribue à la fois à sa création et à sa destruction. C’est dire que le nominalisme parle de l’absence de ce qu’il fait exister, des concepts du « Neutre »⁵³ chez Blanchot en passant par la « Struction »⁵⁴ de Nancy.

De sorte que le langage qui cherche à s’accomplir dans l’œuvre soit assimilé à une quête artistique. L’objet visé ne s’atteint pas dans sa complétude. Il s’absente dès que l’artiste s’approche de son centre philosophale, obscur. C’est l’itinéraire d’Orphée, de Sisyphe et des

⁵¹ Nancy Jean-Luc, *Maurice Blanchot passion politique*, Paris, Galilée, 2011

⁵² Concept heideggérien qui définit toute chose qui existe comme objet. La parole est la condition de toute étantité. Mais dans la *daseinanalyse*, l’étant situé l’être étant que ce qui existe, il ne révèle pas ce qui spécifie l’essence de l’être. Il évoque juste l’être comme phénomène « existant »

⁵³ « Vidé des éléments qui le constituent habituellement, le récit, chez Blanchot n’est plus qu’un espace vide qui simule, imite et rappelle les anciens récits. Il est un espace du ne-uter (ni l’un, ni l’autre), il n’est plus un récit, pas encore une absence de récit » (Jean Phillip Michaux). Ce neutre est applicable à la pensée communautaire de Nancy. En ce sens que le mythe comme origine de la communauté, comme épopée, comme récit structure la formation sociale des cités, à partir de ces modalités abstraites. Tout existe donc à partir d’une essence spectrale, ce qui implique une réalité fictionnelle. Une présence absence des entités que nous nommons le Neutre, le rien, le vide, le mythe.

⁵⁴ Concept propre à Jean-Luc Nancy. Il dérive de deux principaux termes, la « construction » et la « destruction ». La Struction désigne donc cette opération qui consiste à démonter, à supprimer certains idéaux, certaines modalités existentielles pour ensuite les rebâtir, dans une perspective ou événement à venir qui se constitue comme œuvre. Par Struction, il faut résolument entendre l’interrogation incessante qui réunit la communauté c’est-à-dire la mort constituée comme objet.

Danaïdes. Leurs entreprises sont infiniment vouées à l’échec, à un « éternel recommencement », « éternel retour », « le ressassement infini »⁵⁵, car l’œuvre se soustrait à la lumière du jour, au moment où l’artiste veut la faire exister dans sa totalité. Pour parler comme Heidegger, l’œuvre « est », « n’étant pas ». Elle est présente parce que absente, et absente parce que supprimée des « existentiels ». Les mots de Nancy, mots qui œuvrent pour la communauté, évoquent les conditions de la mise à mort des civilisations modernes, ils s’articulent pour un au-delà du genre humain, c’est un langage pour un *Humain, trop humain*⁵⁶, ou plutôt *Un trop, humain virus*⁵⁷. Et comme il est impossible de parler de mort sans évoquer la vie. Le langage est une double négation, ainsi qu’une double affirmation, dans un mouvement qui va au « néant », vers le vide de ce qu’il énonce. Le substantif « désœuvré », accolé au concept de communauté, s’inscrit dans ce modèle. Il situe la position du lecteur, de l’artiste, de l’écrivain, de l’énonciateur, du communicateur de colloque, allant vers une œuvre qui s’infinetise dès qu’on l’approche.

Enfin, que le langage du *je* communicant annonce une mort, et que celui qui parle en soit épargné! Autant qu’un condamné à la peine capitale qui, en son dernier jour, jour de son exécution, voit s’éloigner sa sentence. Comme une interruption, l’abolition de la peine de mort dont Victor Hugo est une figure de proue. Cet effacement de la mort annonce un droit à la vie. Comme la voix désœuvrée de Nancy, parole littéraire et/ou écriture conjecturale de l’unicité de l’œuvre, se constituant telle une « parole soufflée »⁵⁸. En ce sens, l’écrivain, qu’il soit du côté du mythe ou de celui de l’histoire moderne, qu’il écrive à partir d’Ulysse ou d’Auschwitz, effectue toujours une transfiguration poétique. Autrement dit, la parole comme écriture est la scène originelle de l’humanité. De ce fait, quand Nancy interrompt le mythe, c’est pour que l’écriture prenne le relai au nom d’une description des phénomènes mythico-historiques, disparus dans le temps irréversible. L’écriture se constitue comme trace, une inscription testamentaire de la communauté.

Elle est ce mouvement extatique qui va au-delà de la mort pour que l’œuvre soit, dans un mouvement infini c’est-à-dire une résurrection continue de l’être communautaire. C’est pourquoi l’interruption du mythe ou de l’histoire de l’être ne marque pas la néantisation de la parole communautaire, « Elle n’est surtout pas (la mort du dernier écrivain) telle que Blanchot

⁵⁵ Cette notion blanchotienne se rapporte à « *l’éternel retour* » de Nietzsche. Il situe l’œuvre littéraire comme une quête artistique. En ce sens l’artiste ou l’écrivain cherche en vain et éternellement la perfection dans son art. Un peu comme Flaubert qui voulait écrire un livre sur le « tout », sur le « rien », comme l’angoisse scripturaire qui caractérise l’œuvre de Kafka, comme l’itinéraire de Hölderlin, comme la Fleur mallarméenne, sans oublier ce « ressassement » à l’origine de la schizophrénie d’Antonin Artaud.

⁵⁶ Nietzsche, *Humain trop humain*, 1878

⁵⁷ Nancy, Jean-Luc, *Trop, humain virus*, Bayard, 2020

⁵⁸ Derrida Jacques, *L’Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1968, p. 58

l’a représenté. Au contraire, l’écrivain est à nouveau là, il est, si on peut dire plus proprement (de manière plus inconvenante) là lorsque son mythe est interrompu »⁵⁹. Le langage qu’il soit écrit ou parlé est en ce point une « résurrection » des êtres dans un cycle interminable, infini, puisque ce qui se trouve dans l’extase de l’écriture est aussi un ressassement de la parole.

Leslie Hill n’atteste-t-il pas de cette pulsion langagière qui s’empêtre dans l’excès des mots ? N’envisage-t-il pas dans l’écriture, un moyen sans relâche de faire œuvre, de poursuivre l’entretien avec Nancy et Blanchot, tout en déclarant que « Plus la fin s’approche, plus elle s’éloigne. La bêtise, en littérature, consisterait à vouloir conclure. Pour trancher enfin, il faut refuser de trancher »⁶⁰ ? Le mythe s’interrompt là où l’écriture prend son point de relai. Pour que survive toujours l’être dans son essence dialogique. Pour que se revitalise ce principe divin qui jouxte toute origine : « Au commencement était la parole, et la parole était avec Dieu, et cette parole était Dieu »⁶¹. Afin que soit cette parole, il sied que l’être, entant que personnologie individuelle fasse l’expérience d’une philosophie blanchot-nietzschéenne consacrée au silence de l’écriture, au discours désœuvré de Zarathoustra. Qu’il se confronte à son néant et à sa propre destruction. Qu’il meurt *Au moment voulu*⁶², d’une mort sacrificielle (à l’image du créateur). Mais il est question d’une mort singulière, puisque la communauté ne peut pas, en elle-même, incarner les passions solitaires. Ainsi, quand on évoque cette question de la résurrection infinie, force est de la concevoir dans son rapport au parricide nietzschéen.

Parce que Dieu le père, le fils, Allah, Bouddha, tous incarnés dans l’acte incantatoire de la parole sont l’œuvre d’une atteinte impossible. De ce fait, « l’être jeté » dans la communauté est un être pour le temps⁶³ et le néant⁶⁴. Sa recherche de l’œuvre est pareillement un objet impossible, pour cela, il doit mourir, comme son créateur. Donc, ce n’est pas la communauté qui meurt au nom de l’être, c’est l’être qui meurt au nom de la communauté (Tout comme le Christ meurt pour sa création). Telle est la réflexion qui structure les trois derniers points du texte de Nancy : « Le communisme littéraire, l’être-en-commun, l’histoire finie »⁶⁵

Ils émettent que si la communauté relève de « l’être commun de l’être singulier »⁶⁶. C’est qu’elle répond aux aspirations de l’individu seul, au détriment de la collectivité. Ce qui explique l’intonation marxiste du mot « communisme » chez Nancy. *Le capital*⁶⁷ contiendrait, de ce fait,

⁵⁹ Id. *La Communauté désœuvrée*, p.173

⁶⁰ Hill Leslie, « D’un nihilisme presque infini », p. 377-393 in *Maurice Blanchot Récits Critiques*

⁶¹ Bible, Louis second, Jean I verset 1

⁶² Blanchot, *Au moment Voulu*, Paris, Gallimard, 1993

⁶³ Heidegger Martin, *Sein un zeit (Etre et Temps)*, Bibliothèque de Philosophie, 1927

⁶⁴ Sartre Jean Paul, *L’Etre et le néant*, Paris, Gallimard, 1943

⁶⁵ Nancy, *La Communauté désœuvrée*, p. 175-235

⁶⁶ Ibid., p.189

⁶⁷ Marx, Karl, *Le Capital*, Ed Verlag Von Otto Meisner, 1867

des motifs littéraires. Il est un lieu à venir, l’espoir toujours repoussé d’un monde susceptible de générer l’universalité dans l’être, de sorte que les intérêts généraux puissent désormais s’engendrer dans les particularités. Ce renversement de la situation sociale est à l’œuvre dans l’histoire, ressassé au fil du temps, par-delà les époques. C’est une lutte incessante, une lutte qui vient, qui va, qui s’arrête, puis recommence, encore et encore, dans une quête infinie, « la résurrection infinie » d’un monde égalitaire. C’est pourquoi, Nancy déclare : « la communauté de Marx est une communauté de la littérature »⁶⁸ ; d’autant plus que la classe ouvrière, impliquée dans un prétendu renversement de la bourgeoisie (représentative de la singularité), s’achemine vers une œuvre impossible, hors d’atteinte. De la même manière, la parole littéraire est parole de l’absence d’œuvre.

Donc, Si l’être singulier est une émanation de « l’être-en-commun », alors il régule le fondement d’un principe de totalité, l’immanence « totalitaire » qui définit le concept de Communisme. La démocratie communautaire est toujours à venir, neutre. Elle est un non-lieu, dans cette mesure qu’elle ne se révèle jamais dans la « parole plurielle » du peuple ; plutôt dans l’unique vérité de « l’être singulier de la communauté » : le « Mitsein »⁶⁹ heideggérien. Ce *mitsein*, immanence de l’être ou l’être-en-soi, l’être pour soi, est donc « anti-démocratique », « antinomique », « anti-normatif ». Caractéristique d’un esprit absolu, voire absolutiste, qui gouverne l’être pluriel. Il s’investit dans le « il y’a » d’Emmanuel Levinas, puis désigne l’absence de rationalité, le *je* du « cogito » qui s’absente de son immanence pour s’« absolutiser » dans un dehors radical. Ce qui explique de fait que, la communauté ne dispose pas de conscience ou de raison spécifique. En réalité, la raison populaire est raison d’une subjectivité absolue, « fasciste », une personnologie « singulière », spectrale, parole souveraine qui perpétue les massacres collectifs, à cause de cela : le souverain est une bête⁷⁰

Tel est le principe de cet « Entretien » que nous évoquions entre le rationnel et le non-rationnel, entre la parole communautaire et celle de l’extase. Cette altérité est la condition d’un « Nous » fusionnel. Elle est au fondement de la vie, d’une « histoire finie » de l’humanité. Tout se passe comme si l’histoire communautaire se formait dans un mouvement sans fin de la résurrection, le tout enfermé dans une parole vaniteuse qui entraîne l’effacement de l’autre. Cette voix mortifère, telle que formulée dans l’intervention de Nancy, est un motif nihiliste dès

⁶⁸ Nancy, Id, p.189

⁶⁹ « La « mit » ne qualifie pas le « sein » (comme si l’être subsisterait déjà par lui-même d’une manière quelconque, comme si l’être était soi, c’est-à-dire comme si l’être était ou existait absolument), et que le « mit » ne qualifie même pas le « dasein », mais qu’il le constitue pas essentiellement », Id, *La Communauté désœuvrée*, p.205.

⁷⁰ En référence à *La bête et le souverain* de Derrida.

lors qu’elle aspire à une transvaluation de soi. Mais dans une approche blanchotienne de cette parole aussi scripturaire, nous arrivons à un dépassement du nihilisme car on ne se limite plus à une simple « affirmation », nous envisageons aussi un renoncement, une « négation » de soi :

Ce qui implique que pour échapper au nihilisme, à supposer qu’on le veuille et qu’on le puisse, il ne suffit, ni de vouloir ni de pouvoir. Il faut plutôt à la fois y souscrire et ne pas y souscrire : l’affirmer sans l’affirmer, en prenant appui non pas sur la totalité possible, mais sur l’inachèvement où pointe l’impossible, tout en affirmant l’écart ou la séparation qui met à distance (sans distance) ces deux pensées simultanées mais toujours décalées. « Nommer le possible, dira Blanchot plus tard : répondre de l’impossible. ⁷¹

Entendre Nancy dans ce colloque, évoquant Blanchot. C’est du nihilisme qu’on procède au désœuvrement. De sorte que quand ses mots viennent à nous, commence un entretien. C’est un discours qui annonce un mort-vivant, un être singulier qui n’est déjà plus. Puis, qui revient à l’existence par un langage testimonial, aussitôt que Jean-Luc parle. Son énoncé, « Aussi sec et lapidaire »⁷², « laisse vaciller sa vérité »⁷³. Ce sont des phrases proprement suicidaires, qui font que des auteurs soient ressuscités. Par conséquent, elles révèlent des spectres (le spectre de Nancy) et connaissent leur point d’origine avec le « Maurice Blanchot est mort » de Christophe Bident, se poursuit avec l’« *Adieu à Jacques Derrida* » de Grégoire Biyogo, puis se ressasse avec la « résurrection infinie de Jean-Luc Nancy » ici proposée, ou plutôt, pour ne pas manquer à la tradition : « Jean-Luc Nancy est mort », le 23 août 2021. C’est encore un énoncé « sec et lapidaire » qui « laisse vaciller sa vérité », puisqu’au moment même où nous écrivons, nous entendons des échos : *Noli me tangere ! Noli me tangere*⁷⁴, Jean-Luc Nancy.

Références bibliographiques

BAUDRILLARD; J.; DERRIDA, J. **Pourquoi la guerre aujourd’hui**. Editions en lignes, 2015.

BIDENT, C. **Partenaire Invisible**. Seyssel: Champs Vallon, 1998.

_____. **Reconnaître la mort**. In : *Lettres romanes (Maurice Blanchot, la singularité d’une écriture)*, Vol. 59, Numéro 1, 2005. p. 45-50.

BIDENT, C.; VILAR, P. **Maurice Blanchot Récits Critiques**. Tours: Farrago, 2003.

BIYOGO, G. **Adieu à Jacques Derrida : enjeux et perspectives de la déconstruction**. Paris, L’Harmattan, 2005

BLANCHOT, M. **L’Entretien infini**. Paris : Gallimard, 1969.

_____. **Thomas le solitaire**. Paris : Editions Kimé, 2022.

_____. **Le Dernier Homme**. Babelio, 1957.

_____. **La part du feu**. Babelio, 1949

⁷¹ Hill Leslie, « D’un nihilisme presque infini » p. 381, in *Maurice Blanchot, récits Critiques*.

⁷² Bident Christophe, « Reconnaître la mort ».

⁷³ Derrida Jacques, « Maurice Blanchot est mort ».

⁷⁴Nancy, Jean-Luc, *Noli me tangere. Essai sur la levée du corps*, Bayard, 2003

- DANIEL, J. **La philosophie occidentale, Vol. 2: Les plus grands textes de Spinoza à Kant.** Paris: Editions CNRS, 2011.
- DELEUZE, G. **Pourparlers (1972-1990).** Paris : Minuit, 2003
- DERRIDA, J. **Sur Parole.** Babelio, 1999
- _____. **Spectre de Marx.** Paris, Galilée, 1993
- _____. **L’Ecriture et la différence.** Paris, Seuil, 1968
- _____. **Maurice Blanchot est mort.** In : BIDENT, C.; VILAR, P. **Maurice Blanchot Récits Critiques.** Tours: Farrago, 2003. p. 595-623.
- DIONIZIO, M. **Les préfigurations de la mort comme sujet, Le Lazare de Blanchot.** (Thèse de doctorat), Amiens, 2022.
- DE PETRA, F. **Georges Batailles et Jean-Luc Nancy. « Le retracement » du politique. Communauté, communication, commun.** In : *Lignes*, N. 17, 2005. p. 157-171.
- HEIDEGGER, M. **Être et Temps.** Traduction par François Vezin. Paris: Gallimard, 1986. (Bibliothèque de philosophie).
- HILL, L. **D’un nihilisme presque infini.** In : BIDENT, C. ; VILAR, P. **Maurice Blanchot Récits Critiques.** Tours: Farrago, 2003. 377-393.
- MADAULE, P. **Grammaire de l’arrêt de mort.** In : BIDENT, C. ; VILAR, P. **Maurice Blanchot Récits Critiques.** Tours: Farrago, 2003. 523-544.
- MARX, K. **Le Capital.** Verlag Von Otto Meisner, 1867.
- MIRAUX, J.-P. **Maurice Blanchot : Quiétude et inquiétude de la littérature.** Nathan, 1998
- NANCY, J.-L. **Fin du colloque.** In : BIDENT, C. ; VILAR, P. **Maurice Blanchot Récits Critiques.** Tours: Farrago, 2003. p. 625-637.
- _____. **Un Trop, humain virus.** Paris: Bayard, 2020.
- _____. **Noli me tangere. Essai sur la levée du corps.** Paris, Bayard, 2003.
- _____. **La Communauté désœuvrée.** Paris : Editions Christian Bourgois, 2004.
- _____. **Maurice Blanchot passion politique.** Paris, Galilée, 2011.
- NIETZSCHE, F. W. **Ainsi Parlait Zarathoustra.** Paris: Folio Essais, 1883. (Traduit de l’allemand par Maurice de Gandillac).
- _____. **Humain trop humain.** Paris : Flammarion, 1878.
- LACOUÉ-LABARTHE, P.; NANCY, J.-L. **Le mythe Nazi.** Editions de l’Aube, 1991.
- _____. **L’Absolu littéraire. Théorie du romantisme allemand.** Paris : Editions Du seuil, 1978.
- RAMOND, C. **Le Vocabulaire de Derrida.** Paris : Ellipses, 2015.
- TUPPINI, T. **La tragédie qui reste. Le paradigme de la communauté tragique chez Georges Bataille et Jean-Luc Nancy.** In : *“Penser en commun? ” un rapport sans rapport.* Editions Ullern P- Beauchesne, 2015.